

PERIODIQUETRIMESTRIEL 2015, 4^e trimestre

Bureau de dépôt Bruxelles X

P 301014

Ed. resp. D. Frankignoul, 40 rue de la Charrette - 1200 Bruxelles

BELGIQUE-BELGIË
PP.
Bruxelles X
1/3169



FEUILLET N° 119
Centre Albert Marinus
Ethnologie, Patrimoine immatériel, Culture

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Vice-Président : Jean-Paul Heerbrant
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Marie-Eve Vanmechelen
- Administrateur : Geneviève Vermoelen

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Jean-Pierre Vanden Branden, Gustave Fischer (†), comte Guy Ruffo de Bonneval de La Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†)

Personnel du Centre Albert Marinus

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- Geneviève Gravensteyn : bibliothécaire

Feuillets du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, mise en page : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2500 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)

Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale



L'ÉQUIPE DU CENTRE ALBERT MARINUS VOUS SOUHAITE
UNE MERVEILLEUSE ANNÉE 2016



Chers membres et abonnés,

Afin de simplifier les démarches et éviter l'usage inutile de papier, le renouvellement des cotisations se fera directement sur le compte du Centre Albert Marinus réservé à cet effet :

BE90 3100 6151 2032 et non plus par virement.

(Pour les divers montants, merci de vous reporter à la page 31).

Merci pour votre soutien!

Consultez notre site :

www.albertmarinus.org

ATTENTION

Il est **INDISPENSABLE** d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci. En outre, dorénavant, le paiement préalable sur notre compte **BE84 3101 2698 0059** est **OBLIGATOIRE** pour valider votre inscription.

Merci de noter que le renouvellement de cotisation ainsi que l'abonnement à la revue (et seulement ces versements-là) doivent se faire sur l'autre compte du Centre Albert Marinus **BE90 3100 6151 2032**.

SOMMAIRE

Activités du trimestre :

- Visite guidée : *Les sept péchés capitaux* 6
- Visite guidée : ADAM - le Plasticarium 12

Expositions :

- *Les mondes inversés. Art contemporain et cultures populaires* 17
- Nouvelles du Musée international du Carnaval et du Masque à Binche 21
- *Verlaine, cellule 252* 24

Livres :

- *Le petit patrimoine de Woluwe-Saint-Lambert et Woluwe intime* par Geneviève Vermoelen 27

Pages choisies d'Albert Marinus 28



Visite guidée : *Les sept péchés capitaux*

Le mardi 2 février à 14h

Le dimanche 7 février à 14h

Musées royaux de Beaux-Arts – rue de la Régence, 3 – 1000 Bruxelles

"La perfection du juste est formée de la bonne composition des sept péchés capitaux, comme la lumière blanche de la composition des sept couleurs traditionnelles."

Paul Valéry

Le concept des sept péchés capitaux n'a cessé depuis des siècles de hanter l'imaginaire occidental. Caractérisant le mal, ces fautes majeures sont celles dont découlent toutes les autres. Le mot "capital" est trompeur, il vient du mot latin *caput*, qui signifie "la tête". Or celle-ci dirige le reste du corps. Les péchés capitaux ne sont donc pas en rapport avec l'importance de la transgression commise. A titre d'exemple, le meurtre ou le blasphème n'y figure pas. Les passions, comme on les appelle aux débuts du christianisme, sont recensées par plusieurs auteurs dont Evrage le Pontique, moine et théologien ascétique du IV^e siècle, Jean Cassien ou Grégoire le Grand. Les péchés repris par les multiples auteurs dans leurs énumérations ne sont pas toujours les mêmes, ils changent au fil du temps. Tantôt l'envie figure dans la liste, tantôt non. Il en est de même pour l'orgueil.

La nomenclature est fixée une fois pour toutes au concile de Latran en 1215 et consignée par Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*. La Contre-Réforme (XVI^e siècle) la diffusera abondamment. L'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la paresse et la colère en constituent les éléments. En opposition à ceux-ci et afin de mettre l'accent sur la lumière et les côtés positifs de l'homme, les sept vertus ont également été mises en évidence. Il s'agit de la chasteté, la tempérance, la prodigalité, la charité, la modestie, le courage et l'humilité. On le constatera, ces qualités ne sont pas exactement l'image inversée des sept péchés capitaux.

Certains de ces vices nous surprennent. Est-il si grave d'être gourmand? En réalité, plus que la gourmandise au sens actuel du terme, c'est la glotonnerie qui est blâmable car elle implique une idée de démesure et d'excès. De même, la paresse ne constitue pas aux yeux de nos contemporains une faute impardonnable. Le mot "paresse" doit être remplacé par l'acédie, terme qui a disparu de notre vocabulaire et qui désigne "une forme de dépression due au relâchement de l'ascèse". Il est donc question de paresse morale, synonyme d'éloignement de la prière et de la pénitence. Dangereuse voie pour un chrétien en effet ! Les vices ont très vite constitué des thèmes privilégiés dans la littérature ou les beaux-arts. C'est bien connu : il est plus facile de laisser aller son imagination en décrivant les manifestations du mal qu'en tressant des couronnes à la vertu. La littérature du Moyen Age se montre proluxe sur le sujet. *L'Enfer* de Dante (partie de *La Divine Comédie*), par exemple, le



Jérôme Bosch, *La tentation de Saint Antoine*, XVI^es. (Avec la courtoisie des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique)



développe, en déclin de multiples variations, multiplie les détails à foison. L'ouvrage n'est qu'un exemple parmi d'autres. On peut également citer les œuvres de René d'Anjou Christine de Pisan ou Chaucer. La thématique est toujours contemporaine. Ainsi le *manga Seven Deadly Sins*, paru tout récemment, met en scène une série de protagonistes dont chacun est associé à un péché et à un animal : le dragon de la colère, le serpent de l'envie, le renard de l'avarice, le lion de l'orgueil...

La sculpture et la peinture, particulièrement au Moyen Age et à la Renaissance, ont évidemment symbolisé les sept péchés capitaux par des figures hideuses : le mal et la laideur sont évidemment synonymes. Les chapiteaux des églises, les fresques de chapelles ou de palais, dont les buts sont pédagogiques, montrent des scènes aux lectures évidentes pour des publics illettrés : un homme assis sur un coffre (l'avarice), un homme déchirant ses propres vêtements (la colère), une femme couronnée d'ailes de chauve-souris chevauchant un lion et brandissant un sceptre (l'orgueil), un homme dormant sur un âne (la paresse)... Au XVI^e et XVII^e siècles, de grands formats comme Hans Baldung Grien, Bosch, Bruegel ou Callot traitent du sujet avec verve.

Si toutes ces visions sont négatives, l'écrivain espagnol Wenceslao Fernandez Florez n'a pas craint d'en prendre l'exact contrepied dans son roman *Las siete columnas* (*Les sept colonnes*) paru en 1926. L'auteur considère, avec beaucoup d'humour, que les sept péchés capitaux sont un moteur, qu'ils forment en quelque sorte la base de la civilisation et que sans eux, le monde ne peut tourner. Dans ce but, il met en scène le diable qui, prenant au mot un anachorète, supprime le mal et ses manifestations. La société tourne alors au ralenti et le chaos n'est pas loin. Le cinéma et la télévision ont eux aussi exploité la veine. Le film *Seven* de David Fincher (1995) relate les meurtres sanglants perpétrés par un tueur en série, chacun de ceux-ci étant placé sous le signe d'un des sept péchés capitaux. On y voit un inspecteur de police se plonger dans la lecture de Dante pour mener l'enquête à bien et cerner la personnalité de l'assassin. De même, dans la série *Lost*, si populaire sur nos écrans, chaque protagoniste peut également être vu comme l'incarnation d'une des facettes du mal (Jack l'orgueil, Jin l'envie...). On le voit, le sujet continue de fasciner.

La visite guidée au Musée des Beaux-Arts nous permettra de rafraîchir nos connaissances en la matière. *La chute des anges rebelles* (Bruegel) ne représente-t-elle pas la colère et la révolte? *La Tentation de saint Antoine* (Bosch) ne montre-t-elle pas toutes les figures maléfiques (et tentatrices!) rassemblées? Il y aura bien sûr d'autres exemples picturaux, pour notre plus grand bonheur.

Participation aux frais pour la visite guidée : *Les sept péchés capitaux*

Membres : 15 euros

Seniors et étudiants : 16 euros

Autres participants : 17 euros

Réservation **indispensable** au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.





Visite guidée de l'ADAM (Art and Design Atomium Museum)

Le dimanche 6 mars à 14h

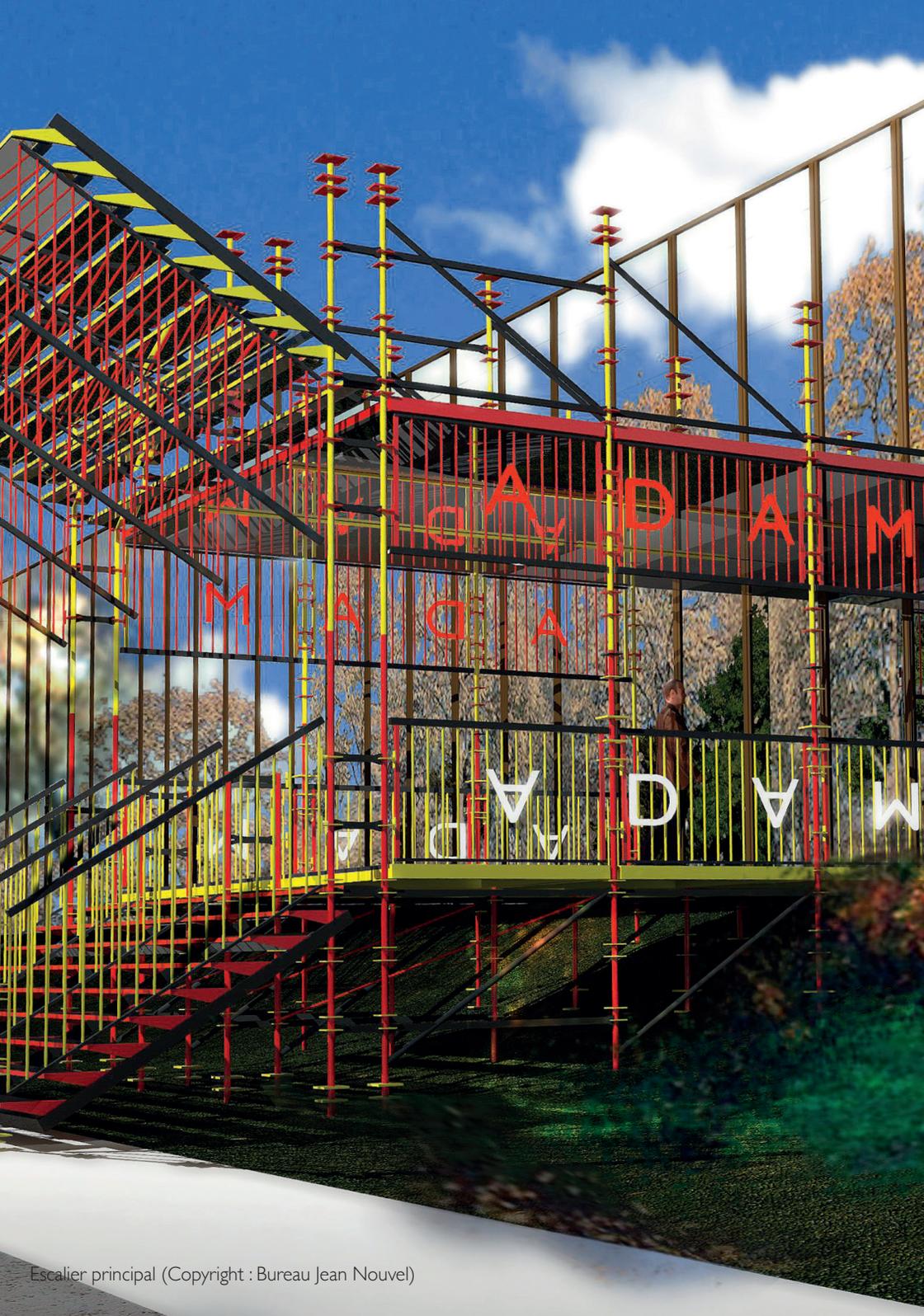
Le mercredi 9 mars à 14h

Trade Mart Brussels - Avenue de l'Atomium 1 - 1020 Bruxelles

Aux origines de l'Art and Design Atomium Museum, il y a une passion, celle que Philippe Decelle éprouve pour les objets en plastique. En 1987, par un jour de "grandes poubelles", il récupère une chaise de Joe Colombo. Ebranlé par cette trouvaille du hasard, il se dit que notre société a la mémoire bien courte et qu'elle brûle sans état d'âme ce qu'elle a précédemment adoré. Il ignore que ce geste va le mener à accumuler plus de deux mille objets qui seront acquis en un laps de temps relativement court (six années) dans les brocantes, des vide-greniers et des salles de vente. Durant sa quête, Philippe Decelle a bien conscience qu'il faut aussi préserver la mémoire d'une époque. Il se consacre donc en même temps à l'étude du plastique, à sa production et à son usage et n'hésite pas à interviewer les créateurs qui le façonnent. Ses acquisitions se font d'autant plus facilement qu'à l'époque, ces objets n'intéressent personne.

Quand on pense au plastique, on associe généralement ce matériau au jetable, à la production en série, au quotidien, à quelque chose qui manque de noblesse. Et pourtant ! Depuis, les années 1960, le plastique est partout : dans les meubles, la décoration, les téléphones, les ordinateurs... Qu'il s'agisse de télévisions, de boîtes Tupperware, de montres Kelton, de robes signées Courrèges ou Paco Rabanne, de machines à écrire *Valentine* dessinées par Ettore Sottsass et réalisées pour Olivetti ou de chaises de Verner Panton, le plastique est incontestablement révélateur d'une époque et comme tel, digne d'intérêt. Philippe Decelle fait débiter sa collection avec des objets datant de 1960 (qui marque la création du premier meuble entièrement en plastique) à 1973, date du choc pétrolier, avec une extension pour le post-pop de 1987 à 2000. L'usage de ce matériau va de pair avec la société de consommation marquée par l'abondance, la prospérité et l'avancée technologique. Il est synonyme des *Golden Sixties*, excessives et flamboyantes. Le choc pétrolier va considérablement refroidir les enthousiasmes et modifier les démarches créatives et les modes : progressivement, concepteurs et producteurs vont revenir à d'autres matériaux, plus classiques.

Ludique et colorée, la collection de Philippe Decelle intègre à la fois des ustensiles du quotidien et des créations de grands designers. L'ensemble témoigne de l'inventivité et de l'esprit d'une époque. Il nécessite aussi une grande attention et des soins constants. Car contrairement aux idées reçues, le plastique n'est pas immuable, il s'altère et présente au fil du temps de multiples signes de dégradation. Malgré les soins préconisés qui sont de grands classiques (protection contre la lumière, les variations de température et d'hygrométrie), le processus de détérioration continue sans que



Escalier principal (Copyright : Bureau Jean Nouvel)



Maarten van Severen, *LCP Chaise Longue*, 1997. (D.R. ADAM)

l'on sache exactement ce qu'il faut faire pour l'arrêter. La déprédation peut agir sur la couleur ou la forme, elle consiste en fissures, en rétrécissements ou en déformations. De grandes institutions s'inquiètent de cette évolution. Ainsi le Victoria and Albert Museum (excusez du peu...) s'est associé à divers laboratoires et centres de recherche pour étudier les meilleurs moyens de sauver ces matériaux mal connus. Les résultats de cette démarche sont bien sûr attentivement suivis en Belgique.

Fier de sa collection, Philippe Decelle la présente dans un premier temps à la Fondation pour l'Architecture où elle remporte un éclatant succès. Les pièces maîtresses partent ensuite aux quatre coins du monde où elles sont accueillies dans des institutions prestigieuses. A chaque fois, le public local fait de ces événements une réussite incontestable. Ensuite, Philippe Decelle trouve à ses pièces un point d'ancrage dans le centre de Bruxelles, il fonde en 1993 le Plasticarium que de nombreux visiteurs viennent admirer. Aujourd'hui, la collection a été rachetée par l'asbl Atomium et placée sous le parrainage de la Fondation Roi Baudouin. Ne se reposant pas sur ses lauriers (l'Atomium est l'un des monuments les plus visités de la capitale) et désireux de dynamiser le Heysel, le conseil d'administration du site a créé un nouveau musée de 5.000 m² qui abrite la collection Decelle (celle-ci, trop vaste, sera présentée par roulement) ainsi que des espaces destinés à des expositions temporaires. Les thèmes de celles-ci seront centrés autour du design et de l'art du XX^e siècle. Situé au Trade Mart, l'espace, aménagé par le bureau d'architecture Lhoas & Lhoas, bénéficie d'un escalier "à double effet miroir" créé par Jean Nouvel. Souhaitons longue vie et plein succès à cette très belle initiative qui ne manquera pas de faire courir Bruxellois et touristes étrangers et que nous visiterons parmi les premiers!

Participation aux frais pour la visite guidée de l'ADAM

Membres : 15 euros

Seniors et étudiants : 16 euros

Autres participants : 17 euros

Réservation **indispensable** au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Les mondes inversés. Art contemporain et cultures populaires

Suite à d'importants travaux de rénovation, le BPS22 vient de rouvrir ses portes dans le cadre de Mons 2015 et s'est transformé en Musée d'Art de la Province de Hainaut. Changement radical? Non, car l'institution continue d'être dirigée de main de maître par Pierre-Olivier Rollin. L'exposition qui inaugure les lieux rénovés est marquée par l'exigence et l'originalité. Elle s'intitule *Les mondes inversés* et explore les relations entre l'art contemporain et les cultures populaires. Son titre fait référence à une ballade anglaise intitulée *The World Turned Upside Down* qui date de 1646 et s'inscrit dans les guerres menées par le Parlement anglais pour contester la monarchie de droit divin de Charles I^{er}. Les paroles de la chanson défendent le droit de renverser le monde dominant et d'ouvrir la société à une plus grande démocratie. Cette volonté de déboulonner l'ordre politico-social ambiant ne date pas de l'époque, elle se pratique depuis des siècles durant le carnaval et les festivités du même ordre.

A de très nombreuses occasions, la culture populaire a fourni des thèmes, des techniques, des matériaux, des modèles susceptibles d'alimenter les démarches et la recherche artistiques. Ainsi, des écrivains comme Villon, Montaigne et Rabelais ont largement puisé dans la langue et les expressions populaires pour y trouver des sources d'inspiration pour leurs propres textes. Les écrivains romantiques ont suivi une voie identique en s'intéressant aux contes et aux autres récits de veillée transmis de manière orale. Dans les arts plastiques, les échanges entre cultures populaires et "cultures des élites" n'ont jamais cessé. On peut citer par exemple les œuvres des néo-primitivistes russes du début du XX^e siècle, de Frantisek Kupka ou de Pablo Picasso. Il est cependant important de noter que la notion même de culture populaire n'a cessé d'évoluer et de connaître des définitions fort diverses. Les Anglo-Saxons par exemple y incluent les formes d'expression diffusées massivement depuis la Seconde Guerre mondiale par les technologies, de l'information et de la communication (musique pop, héros de cinéma ou de bande dessinée, publicité...). Les continentaux sont plus frileux en la matière. Il n'est pas moins vrai que la notion de culture populaire a beaucoup fluctué en fonction des diverses disciplines qui la concernent (histoire de l'art, histoire, ethnologie, littérature...).

L'exposition *Les mondes inversés* n'appréhende donc pas la thématique de la culture populaire dans le sens "peuple = nation". A ce titre, la participation de l'artiste Gareth Kennedy constitue l'exception. Sa vaste installation *The Uncomfortable Science* s'interroge sur l'histoire du Haut-Adige, région longtemps disputée par l'Italie et l'Autriche et donc tiraillée entre deux impérialismes nationalistes.

La recherche actuelle en sociologie, Stuart Hall en tête, considère plutôt que la culture

Pages suivantes : D.R. Leslie Artamonow

Emilio Lopez-Menchero, *M. Le Géant*, 2007, production Province de Hainaut, dépôt à la Maison des Géants, Ath
Joana Vasconcelos, *Madame du Barry*, 2007 (Avec la courtoisie de Galerie Nathalie Obadia, Paris – Bruxelles)





populaire se définit par les relations qu'elle entretient avec la culture dominante. Les rapports entre les deux niveaux sont extrêmement mouvants et chacune des formes cherche en permanence à remodeler son territoire. Parfois antagonistes et tendus, parfois complémentaires, parfois concrétisés de part et d'autre par des emprunts et des appropriations, les contacts ne cessent d'évoluer. Par leurs interventions, les artistes réactivent la dialectique culturelle. L'exposition met en évidence un choix d'œuvres qui réfutent la persistance d'un ordre dominant et militent pour le renversement de celui-ci comme dans la ritournelle anglaise du XVII^e siècle. Les œuvres présentées ouvrent la porte à autre chose, elles établissent d'autres possibles, induisent d'autres normes, d'autres organisations. Elles suggèrent l'existence de "mondes inversés".

Des exemples? Gabriele Di Matteo fait exécuter des oeuvres par des artisans napolitains traditionnellement chargés de la réalisation de tableaux lors des processions religieuses. Ce faisant, il transgresse les frontières habituelles entre art et artisanat. Jouant à la fois sur la valeur cultuelle (présence dans des processions) de ces œuvres et culturelle (expositions prestigieuses auxquelles lui-même participe), l'artiste retourne ainsi les fondements du système artistique et les normes qui le régissent. Jeremy Deller, en collaboration avec Alan Kane, recense dans ses *Folk Archive* les réalisations et créations populaires, dont les auteurs sont des gens ordinaires et qui souvent exclues des institutions artistiques ayant pignon sur rue alors qu'elles n'en ont pas moins valeur de témoignage. Kendell Geers confronte des statuettes religieuses, des globes et des figures de la culture médiatique comme Lara Croft. Ces objets, achetés sur des marchés aux puces, se trouvent ainsi vidés de leur fonction symbolique. L'artiste redonne une part de mystère et de force magique aux statuettes en les recouvrant de bandes rouges et blanches (symbole de danger).

L'exposition offre donc au visiteur la possibilité d'entrer dans un espace-temps où les frontières entre culture populaire et culture dominante sont floues, où règne un esprit de liberté et où chaque oeuvre -quelle que soit la discipline (sculpture, photo, vidéo, installation, peinture...)- constitue un vrai moment d'affranchissement, d'intense respiration et d'ouverture vers l'ailleurs. Voilà qui ne peut que nous interpeller en ces temps d'interrogations et d'incertitudes.

L'exposition *Les mondes inversés* est visible au Musée d'Art de la Province du Hainaut (boulevard Solvay, 22 à 6000 Charleroi) jusqu'au 31 janvier 2016. Elle est ouverte du mardi au dimanche de 11 à 19h. Tout renseignement : 071/ 27. 29. 71 ou sur le site www.bps22.be

Nouvelles du Musée international du Carnaval et du Masque à Binche

Dans le cadre de son quarantième anniversaire, le Musée international du Carnaval et du Masque présente une exposition qui retrace son histoire, soit quatre décennies d'expositions, de contacts à travers le monde et d'accroissement des collections. L'exposition rappelle au public le travail accompli depuis la création et la constitution du premier noyau européen ayant le Carnaval de Binche pour origine.

Depuis ses débuts, les fondateurs, conservateurs et directeurs successifs (Samuel Glotz, Michel Revelard, Christel Deliège) ainsi que le personnel de l'institution n'ont pas ménagé leur peine, ils n'ont eu de cesse de préserver les témoignages de nombreuses fêtes masquées et carnavalesques en Europe et dans le monde. Aujourd'hui le musée possède environ 30.000 objets (masques, costumes, marionnettes, accessoires et instruments de musique) auxquels s'ajoutent des affiches, des journaux, des documents iconographiques et sonores, des films, des œuvres d'art, parmi lesquels il a fallu effectuer un choix représentatif. L'événement s'organise en trois chapitres : une partie introductive sur l'histoire du bâtiment, une ligne du temps qui relate la vie de l'institution à travers photos, affiches et coupures de presse et enfin, l'histoire des collections grâce à quarante photos de masques. Plutôt que de montrer les objets eux-mêmes, les concepteurs ont préféré avoir recours à des photos afin d'amener le visiteur à porter un autre regard sur les masques, regard enrichi par l'approche artistique du photographe.

Une publication réalisée en collaboration avec Frédéric Ansion complète l'exposition. Outre l'histoire du musée, l'ouvrage reprend un article agrémenté de photographies sur les acquisitions du musée et contient aussi des photographies inédites du Carnaval de Binche.

En parallèle, le musée ouvre la nouvelle section "Masques aux 5 coins du Monde". Celle-ci forme un aperçu des pièces les plus représentatives d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, d'Amérique et d'Europe. Elles sont significatives tant par leurs formes et leurs matières que par leurs fonctions. Après plusieurs expositions d'envergure sur les traditions européennes, le musée se devait d'aller à la rencontre du vaste monde, raison pour laquelle la section a vocation d'être permanente.

Après une partie introductive sur l'universalité et la diversité du masque, son origine, ses formes, ses fonctions et ses matériaux, le visiteur débarque en Afrique. Le voilà au Nigéria, au Burkina, au Cameroun, au Congo, en Zambie... soit dans des pays où les masques se caractérisent par leur fonction d'intermédiaire entre les forces vitales de la nature et les entités invisibles d'une part, et les êtres humains, d'autre part. Les cérémonies masquées les plus importantes sont celles qui sont liées au cycle de la vie et au cycle des saisons.



De l'Afrique, le visiteur passe à l'Asie où les masques sont principalement utilisés lors de représentations théâtrales et de danses. Il s'agit donc d'un voyage au cœur du théâtre traditionnel, du théâtre de marionnettes ou du théâtre d'ombres dans lesquels très souvent, le masque joue un rôle d'exorciste.

L'histoire des masques en Amérique commence bien avant l'arrivée des Conquistadors et des colons européens. L'usage qui y est fait du masque est différent selon que vous soyez dans le nord, le centre ou le sud du continent. En Amérique du Nord, les rites agraires et propitiatoires sont particulièrement importants, au même titre que les notions de totémisme et chamanisme. Au centre et au Sud, hormis pour l'Amazonie où le masque a développé un usage plus rituel, le masque est principalement utilisé dans le cadre de danses et représente des êtres malfaisants, irrévérencieux, en marge de la société chrétienne.

En Océanie, les masques ne sont presque exclusivement utilisés qu'en Mélanésie. La découverte se fait donc grâce à des spécimens récoltés dans les îles : Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Irlande, Vanuatu et Nouvelle-Calédonie,...

Le parcours se termine par l'Europe. Les traditions masquées européennes révèlent une richesse insoupçonnée. Présent dans les traditions depuis le Paléolithique, le masque apparaît souvent dans les festivités marquant la fin de l'hiver et le début du printemps.

Enfin, l'exposition se clôture par un parallèle entre différents types de masques, révélant ainsi des similitudes de formes entre les continents et démontrant la dimension universelle de ceux-ci.

Le Musée international du Carnaval et du Masque vient de souffler ses bougies. Il n'a pas une ride, a des projets à revendre et abrite une équipe dynamique de vrais professionnels avec laquelle nous avons eu tant de plaisir à collaborer.

L'exposition *40 ans. Déjà? Seulement!* est accessible jusqu'au 1^{er} mai 2016. "Masques aux 5 coins du Monde" fait partie de la présentation permanente. Le Musée international du Carnaval et du Masque (rue saint Moustier, 10 – 7130 Binche) est ouvert du mardi au vendredi de 9h30 à 17h, le samedi et le dimanche de 10h30 à 17h. Tout renseignement : 064/33.57.41 - 064/23.89.29 ou www.museedumasque.be

Votre lettre de répétition (affaires) il y a
des romances, — Claye et de chevalier,

Remain & lui enverrai manuscrit.

Et te le, repense de chef



P. G.

Pardon de cette stupide et orde lettre. Un
pen soul. Que j'écris avec une plume
sans bec en fumant une pipe barrée.



caeculle pharmanax
beliare?



Verlaine, cellule 252

Réaliser une exposition sur un écrivain n'est pas chose aisée. Mais Bernard Bousmanne qui dirige la section des Manuscrits à la Bibliothèque royale, n'est pas à son coup d'essai. Il fut le commissaire de l'exposition *Arthur Rimbaud. Une saison en enfer* (Palais des Beaux-Arts 2004) et l'auteur de *Reviens, reviens cher ami. Rimbaud-Verlaine. L'affaire de Bruxelles* (Calmann-Levy). Il développe encore le sujet et relate cette fois l'histoire de Paul Verlaine et de ses relations avec la Belgique. On y découvre l'homme et l'auteur à travers de nombreux documents originaux et exceptionnels. Autour de la personnalité centrale, gravitent des seconds rôles, certains célèbres (Mallarmé, Victor Hugo, Verhaeren, Maeterlinck, Elskamp ou Rops) d'autres moins connus (Mathilde Mauthé, l'épouse, Théodore t'Serstevens le juge). Parmi les pièces qui sont réapparues pour l'occasion, figure un portrait de Verlaine jeune, totalement inconnu, retrouvé chez un particulier, descendant d'une cousine de l'auteur. Verlaine était très amoureux de la jeune fille, Elisa Moncomble, qui, selon toute vraisemblance, finança son premier recueil poétique les *Poèmes saturniens* et mourut jeune. Le portrait resta dans la famille. Autre inédit, le revolver que Verlaine utilisa pour tirer sur Rimbaud le 10 juillet 1873 et qu'il acheta chez un armurier de la Galerie du Roi. L'arme a traversé bien des péripéties qui ont été reconstituées, elle appartient désormais à un collectionneur belge. Ce qui retiendra également l'attention du visiteur (la pièce en effet n'est pas banale et occupe un certain espace), c'est le fourgon cellulaire du même modèle que celui qui transporta Verlaine entre la prison et le Palais de Justice. Il vient du Musée de Bokrijk.

La correspondance de l'auteur et ses textes mettent en évidence son amour des mots. Certains sont des créations invraisemblables, nées de l'imaginaire poétique ou du délire engendré par une consommation excessive d'absinthe. En final, l'exposition s'attarde sur la reconnaissance de Verlaine, admiré par de nombreux courants artistiques et littéraires, qui tous vont se revendiquer de sa modernité. Au début des années 1890 (près de vingt ans après son séjour en prison), le poète est invité en Belgique pour une série de conférences. Verlaine est désormais très affaibli mais c'est un auteur reconnu, admiré, prêt à entrer au panthéon des lettres.

Ajoutons que l'exposition bénéficie d'une très belle scénographie, qui met en évidence le parcours intime et la force créatrice du poète.

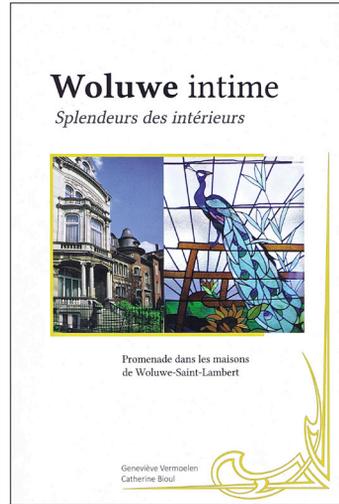
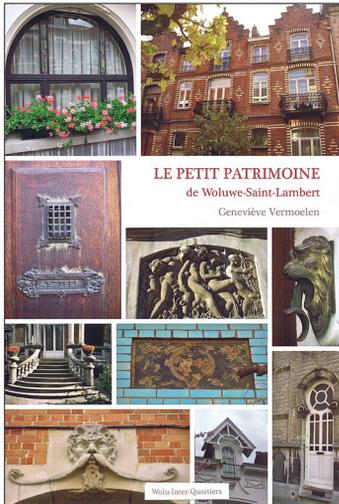
L'exposition *Verlaine, Cellule 252 turbulences poétiques* est accessible au Musée des Beaux-Arts de Mons jusqu'au dimanche 24 janvier 2016. Elle est ouverte du mardi au dimanche de 10 à 18h. Musée des Beaux-Arts de Mons – 8 rue Neuve – 7000 Mons. Tout renseignement : 065/40.53.30 ou www.bam.be ou www.mons2015.eu

Lettre de Verlaine du 18 mai 1873 où il se caricature écrivant. (Avec la courtoisie de la Bibliothèque royale de Belgique)



Photo inédite de Verlaine jeune, ca 1865. (Avec la courtoisie de la Bibliothèque royale de Belgique, D.R. Collection particulière)

Le petit patrimoine de Woluwe-Saint-Lambert et Woluwe intime par Geneviève Vermoelen



Geneviève Vermoelen est une infatigable photographe, elle est aussi une amoureuse de sa commune, Woluwe-Saint-Lambert qu'elle parcourt en tous sens pour traquer le détail révélateur. De ses multiples pérégrinations, elle a ramené une ample moisson de photos qu'elle a décidé de partager. Deux ouvrages viennent donc de paraître : *Le petit patrimoine de Woluwe-Saint-Lambert* et *Woluwe intime - Splendeurs des intérieurs*. L'auteure effectue cette démarche par intérêt personnel mais aussi pour conserver la trace de ce "petit patrimoine" qui n'est pas toujours protégé comme il le devrait. Si vous aimez les éléments de façade, les décrottoirs, les boîtes aux lettres, les sgraffites, les mascarons ou les girouettes (si, il en reste ailleurs que sur les toits d'église !)... , si vous vous intéressez aux plafonds peints, aux lambris, aux cheminées, aux vitraux d'intérieur, aux sols en mosaïque, ces ouvrages sont pour vous.

Chacun des deux titres est en vente au prix de 15 euros. On peut les obtenir

- en versant sur le compte bancaire de l'association Wolu-Inter-Quartiers (BE77 9795 4933 4142) le montant correspondant à votre demande sans oublier vos coordonnées complètes. La livraison sur Woluwe-Saint-Lambert est gratuite. L'envoi en dehors de la commune revient à 4 euros.
- en achetant le(s) livre(s) au Centre Les Pléiades - avenue du Capricorne, 1A - 1200 Bruxelles. Il est fortement conseillé de prendre préalablement rendez-vous avec Bernard Devillers au 0478/42.47.83

Les plus belles heures du bon peuple de Bruxelles par Albert Marinus (5)

S'il n'y avait gravé sur le chapiteau d'une colonne d'arcade de la façade de l'Hôtel de Ville l'évocation de son exploit, qui se souviendrait d'Herkenbald? L'histoire est si vieille! En 1020, Henri I^{er} étant comte de Louvain et de Bruxelles, un crime fut commis dans nos murs. Une fille du peuple, se déroband aux propositions malséantes d'un jeune bourgeois, fut assassinée. Tous les soupçons se portèrent sur l'amoureux évincé! A ce moment, son oncle, Herkenbald, était magistrat de la ville. Il lui appartenait de rendre justice. On n'osa l'informer de l'événement, car il était au lit, malade. Il finit toutefois par s'apercevoir que son entourage avait des façons étranges. Il exigea que l'on parlât. On le fit. "Qui est le coupable?" dit-il. En apprenant que c'était son neveu, son protégé, il s'en montra fort affecté, d'autant plus qu'il nourrissait le projet de l'unir à sa fille. Mais, se ressaisissant, conscient des devoirs de sa charge, il prononça sa sentence : le coupable sera pendu. Craignant qu'il ait obéi à un mouvement de colère, voulant lui éviter peut-être le remords et la douleur d'une décision trop prompte, on n'osa pas exécuter la sentence. Quelque temps après, le croyant calmé et disposé au pardon, son neveu se présenta devant lui, contrit et repentant. Herkenbald, alors que son neveu s'approchait de sa couche en suppliant, saisit le poignard qu'il avait près de lui et le lui enfonça dans la gorge. C'est de cette scène dramatique que le souvenir est conservé par la curieuse sculpture de l'Hôtel de Ville.

Les chasseurs de *prinkères* (hannetons), on connaît la date de leur décès, ce fut en 1912. Mais ils étaient déjà fort déçus de leur splendeur d'antan, celle du milieu du XIX^e siècle. On ne sait plus au juste ni quand ils sont nés, ni où. Dans le bas de la ville probablement. Mais est-ce à Molenbeek? Est-ce au café du "Vieux Saint-Pierre", rue d'Anderlecht, est-ce rue de Flandre? A quelle occasion? A la suite de quelle gageuse? On ne sait. Il semble bien y avoir eu plusieurs troupes. De grand matin, elles se dirigeaient vers la Grand-Place, puis, par la rue Haute, la chaussée de Waterloo, la chaussée d'Alseberg, gagnaient la Barrière de Saint-Gilles, alors à la limite de la campagne. Là, première halte dans une guinguette, puis, dans un ordre déjà moins rigoureux, descente vers Uccle jusqu'à Saint-Job, avec arrêt dans tous les cabarets, du genre *Spijtige Duivel*. A Saint-Job, grande nouba, copieuses libations, et le soir, les chasseurs regagnaient Bruxelles, en assez piteux état, sans avoir vu un hanneton. Chaque troupe était formée d'un tambour-major, d'une bande de clairons, d'une nombreuse fanfare, d'un commandant à cheval et d'une soixantaine de chasseurs. Elle était accompagnée d'une cantinière, de deux médecins-majors et d'un infirmier. Le rôle de la cantinière était tenu par un cabaretier du quartier. Enfin, un garde-champêtre. Le tonnelet de la vivandière contenait le médicament, eau de Jouvence en provenance de Hasselt, et

la drogue n'était servie que sur avis de deux médecins ayant reconnu l'homme de troupe atteint de la plus grave des maladies : la soif. La compagnie avait un drapeau et un uniforme se composant d'un sarrau à la mode des combattants de 1830, un mouchoir rouge autour du cou, serré par le couvercle d'une boîte d'allumettes. Le chapeau, dont la forme était celle du shako des anciens carabiniers ou des chasseurs à pied de la garde-civique, était orné d'une plume et, comme cocarde, d'un hanneton. Quant à la chasse au *Bloedpanj*, c'était un jeu de nobles, par simulacre d'une chasse à courre en Forêt de Soignes, avec accompagnement de piqueurs en uniforme, de meutes de chiens, de sonneurs de trompe. Une biche était lâchée et traquée vers Groenendael où elle échouait en fin de compte dans une grange. Afin de la soustraire à la fureur des chiens, on l'introduisait hâtivement dans une tapisserie d'où on sortait, pour être distribuée aux bêtes, une provision de foie cru et de *bloedpanj*. Aussi, le peuple bruxellois, facétieux, avait-il dénommé chasse au *bloedpanj*, cette parodie de chasse. La compagnie, cavaliers et amazones, déjeûnait sur l'herbe, poussant jusque là le simulacre, et regagnait la ville en cortège sous le regard narquois de badauds.

Le beau langage des uns semble un juron aux autres. Mais au fait, combien de langues parle-t-on à Bruxelles? Le français et le flamand, sans doute, mais aussi le *zinnike*, mélange plus ou moins prononcé des deux. C'est le dialecte du bas de la ville, celui des Beulemans, Kaekebroek et autres Platbrood, ainsi que le marollien que l'on parle dans le quartier de la rue Haute, et le *bargoensch* qui est l'argot de la pègre. Bien habile serait celui qui délimiterait rigoureusement ces langages, tant dans leur contenu, où les interférences sont multiples, que dans la zone stricte où on les parle. Le plus caractéristique de tous est incontestablement le marollien. Mais ne faudrait-il pas plutôt dire fut, au lieu de est, car il a en grande partie disparu et il ne faut pas conclure de la dénomination du quartier des Marolles à l'existence ou à la survivance de la langue marollienne. Dans ce creuset qu'est devenue l'agglomération bruxelloise dont les extensions sont considérables, bien des dislocations se sont produites dans les conglomerats de population. Il serait ainsi bien téméraire de croire encore à l'existence d'un peuple marollien. Il a tellement perdu de son originalité qu'il ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Peuple des ruelles et des impasses, gagne-petit exerçant des métiers bizarres, soucieux d'indépendance au mépris des formalismes et souvent même des règlements, trimardeurs généralement sans malhonnêteté, vivant modestement par nécessité, mais aimant paraître en certaines circonstances, s'offrant occasionnellement le luxe d'une voiture avec laquelle on s'attardera dans le quartier, très vantard en paroles, très ostentatoire en clinquant et en tape-à-l'œil, épris de grands gestes et fort-en-gueule, bon enfant au fond bien qu'aimant jouer au matamore, tels nous apparaissent, sommairement les habitants du quartier. Mais leur fameux langage nous semble bien avoir perdu de ses traits particuliers, de ses expressions bien spéciales. Était-ce un dialecte? Non! Un patois? Non! Une sorte d'argot peut-être, au sujet duquel on a beaucoup discuté surtout quant à ses origines. Il est certain qu'il contenant de nombreux termes wallons, flamandisés par l'accent, par les terminaisons,

par la syntaxe. Comment, à un moment donné, un flot d'expressions wallonnes s'est-il déversé dans le parler de ce quartier de la capitale? On a dit, peut-être avec quelque raison, que le Palais de Justice avait surtout été construit par des ouvriers venus de Wallonie, lesquels avaient pris logement dans les environs du vaste chantier. Leur séjour prolongé, leur contact avec les autochtones, dont ils ne connaissaient pas la langue, auraient produit cette espèce de jargon. Beaucoup de ces travailleurs avaient amené leur famille. Certains demeurèrent à Bruxelles, leur engagement terminé. Ce séjour assura, pendant longtemps, le maintien du langage créé à cette occasion. Il y a là une part d'hypothèse et une part de vraisemblance dans les explications échaudées pour comprendre ce problème. En fait, il reste imprécis.

Le langage n'est-il pas la chose la plus mouvante qui soit malgré l'impression de grande fixité qu'il laisse? N'offre-t-il pas des nuances parfois très sensibles, de village en village? N'y a-t-il pas des langages professionnels, où les mots courants prennent des sens particuliers? Les savants n'ont-ils pas leur terminologie, et les juristes la leur? Comprenez-vous quelque chose au texte d'un jugement rendu par un tribunal ou à une instruction émanant d'une administration? Du charabia. Faut-il s'étonner si des gens vivant dans un quartier truffé de ruelles, d'impasses, tous lieux où l'on peut se sentir isolé du reste de la grande ville, se donnent lentement un vocabulaire particulier?

Albert Marinus, "Les plus belles heures du bon peuple de Bruxelles" in *Les belles heures de Bruxelles*, Bruxelles-Paris, Elsevier, 1952.

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!
La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.
En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Abonnement à la revue uniquement : 6 Euros

Cotisations annuelles :

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre adhérent : 12 Euros
15 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

BE90 3100 6151 2032

(Communication : "cotisation ou abonnement 2016")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : info@albertmarinus.org

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques de Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale. L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

